

Aussi toutes les constitutions des peuples civilisés, toutes les lois politiques et toutes les prescriptions divines ont fait de la propriété privée l'un des dogmes fondamentaux de la société humaine.

A toutes ces raisons, prises de la nature même de l'homme et de celle du travail, s'en ajoute une autre : l'homme est, de par la nature même, destiné à élever une famille et à se perpétuer par elle : ce qui nécessite la profession de la libre disposition de biens. Je sais bien que les socialistes recourent à la providence de l'Etat. Mais nous leur demanderons simplement : qui a donné à l'Etat une pareille mission ? En vertu de quel droit pourrait-il supprimer d'un trait de plume les droits antérieurs de la famille, qu'il a le devoir de défendre et de coordonner harmonieusement ? Et puis, ce serait, certes, une belle éducation que cette éducation donnée par l'Etat moderne ! Que ceux qui en doutent s'en informant auprès des Français restés catholiques.

Comme l'ouragan, le socialisme détruit encore toute liberté, toute paix, toute prospérité civile.

Toute liberté ! Où serait la liberté, si l'Etat, si la commune pouvait envahir le domaine de l'activité personnelle, la régler à sa guise et en déterminer les effets ? Dans ce cas, l'Etat serait le maître absolu de la fortune ; les citoyens ne seraient que ses manœuvres.

Toute paix ! Comment un joug si pesant ne causerait-il pas des plaintes, des litiges, des querelles et des révolutions ? "Notre ennemi, c'est notre maître" : cet axiome de La Fontaine aurait bientôt sa plus terrible confirmation dans l'ordre des faits.

Toute prospérité enfin ! Qui travaillerait, si le fruit du travail devait être également divisé entre tous et si l'initiative privée ne devait être reconnue en rien ? Quoi qu'on fasse, le grand mobile est et restera l'intérêt personnel.

Le lecteur assez patient pour me suivre jusque-là se dira peut-être : pourquoi avoir écrit cette page d'arguments qui ne sont point neufs ? Je me le suis demandé aussi, avant même de l'écrire. Mais il est d'une telle nécessité aujourd'hui que tous se protègent contre l'erreur socialiste, et si peu ont le temps de lire des livres ou même de longs articles sur cette question, que j'ai cru utile de risquer cette analyse sommaire. Elle peut, du moins, offrir matière à penser, et pourquoi lit-on, sinon pour penser avec ou sans l'écrivain ?

VECCHIO.

TENNYSON.

Poète d'un sentiment lyrique très raffiné, lord Tennyson a plus d'un point de rapprochement avec Victor Hugo, et il est impossible de parcourir les œuvres de ces deux maîtres sans y trouver une ressemblance de forme et de fond. C'est ainsi qu'*Enoch Arden* rappelle aussitôt à l'esprit les *Pauvres Gens*, et que les *Idylles du Roi* font songer à la *Légende des Siècles*. Mais, à part cette affinité, Tennyson reste un poète essentiellement anglais, plein de cette idéalisation des races du Nord, dont les plus beaux rêves s'enveloppent de brume. Il faut avoir vécu dans le pays des brouillards pour comprendre cette poésie de demi-teintes, si différente de l'ardente nature et des brillants soleils qui enflèvent les poètes français, et principalement ceux du Midi. Poésie

sans chaleur, a-t-on dit souvent de Tennyson, comme des autres Anglais. Soit, mais poésie vibrante, néanmoins, et d'une nervosité propre au pays où elle est née.

Il faudrait, pour passer en revue toutes les poésies de Tennyson, — car il n'a pas publié d'œuvres en prose, — tout un gros volume de critique, tant semblent dignes d'admiration pour les fidèles, on pourrait presque dire pour les initiés, ces compositions qui charment l'Angleterre. Tennyson a, d'ailleurs, su varier avec une richesse toute particulière les mètres de ses strophes et de ses poèmes. Au lieu de se restreindre, comme le font presque toujours ses rivaux Swinburne et Browning, à un mode unique, il a su trouver et retrouver des coupes de vers inusitées. Tantôt adoptant la rime, tantôt préférant le vers blanc, mais partout modulant sa phrase en des thèmes nouveaux et charmant l'oreille par des sonorités aussi imprévues que les pensées, il a poussé l'art jusqu'à chercher des mètres oubliés et à leur prêter des accords d'une magnificence presque sans égale, comme dans la pièce intitulée *Boadicea*.

L'Angleterre n'a pas aujourd'hui de poète vivant plus populaire que ne l'était Tennyson, et cette popularité lui venait surtout de la grâce de son style, de cette séduction qui gagne particulièrement les natures rêveuses. Mais, s'il est incontestablement le premier des contemporains anglais dans le domaine de la poésie, il est loin de se tenir à la même hauteur dans le théâtre, où presque tous ses essais n'ont eu qu'un succès d'estime.

"Comment rassembler, dit Taine, en quelques mots tous les traits de ce talent multiple ? Il est né poète, c'est-à-dire constructeur de palais aériens et de châteaux imaginaires. Mais la passion personnelle et les préoccupations absorbantes qui, ordinairement, maîtrisent la main de ses pareils lui ont manqué ; il n'a point trouvé en lui-même le plan d'un édifice nouveau ; il a bâti d'après tous les autres ; il a simplement choisi parmi les formes les plus élégantes, les mieux ordonnées, les plus exquises. Il n'a pris que la fleur dans leurs beautés."

Jugement acerbe en beaucoup de points, mais dont la rigueur n'est pas exempte de justesse. Cependant, le même critique reconnaît une voix d'homme dans *Locksley Hall*, et il aurait peut-être trouvé une réelle émotion dans *Enoch Arden*.

Alfred, lord Tennyson, baron de Aldworth et Farringford, naquit à Somerset, dans le comté de Lincoln, le 6 août, 1809. Son père avait douze enfants, dont sept fils. C'était un recteur ; sa mère était fille d'un vicaire. Deux de ses frères furent, comme lui, d'abord élevés au village natal, puis à Cambridge. Ce fut dans cette dernière université que Tennyson composa son premier poème, *the Lover's Tale*, (le Conte de l'Amoureux), qui n'a été publié qu'en 1872. A Cambridge aussi, Tennyson se lia d'une étroite amitié avec Arthur-Henry Hallam. En 1829, il débute par un poème, sur un sujet mis au concours, sous le titre de *Tombouctou*, et remporte la médaille d'or. En 1830, il fait paraître son premier volume : "Poèmes surtout lyriques," comprenant cinquante-trois pièces, dont trente ont été retranchées depuis. En 1832, il fait mettre sous presse un second volume de vers contenant *the Lady of Shalott*, *Ænone*, *the May Queen*, (la Reine de May), qui, depuis cette époque, n'a jamais perdu son prestige en Angleterre.